



Geste péninsulaire : le lancer, le jeté et sa reprise, avant même de commencer

Simon Labrecque

Chercheur postdoctoral indépendant

Je maintiendrai!

Paul Celan
(reprenant la devise de la
Maison d'Orange-Nassau)

Il s'agit en quelque sorte de donner le ton, étant donné l'acte de lancer cette revue sans pouvoir anticiper ses effets, prévoir ses retombées ni prédire ses points de chute. Je partirai d'une annonce datée pour questionner ce qui, ici, peut être en jeu, c'est-à-dire de quoi il en retourne, à mon sens, dans l'essai de faire *Peninsula* comme lieu à et où penser politiquement « ici et maintenant. » Bien entendu, ces lignes ne sauraient prétendre représenter *Peninsula* : il s'agit moins d'en donner univoquement le la pour chercher à s'accorder ou même à s'entendre sur ou quant à la revue que de risquer quelques phrases s'adressant à elle à partir d'elle. J'écris donc pour elle en mon nom seul, et mon geste pose, bien qu'il ne saurait démontrer, qu'il vaut la peine de le faire dans cette langue-ci.

L'annonce dont je pars fut rédigée en 1922 par Walter Benjamin pour une (pour sa) revue à venir, *Angelus Novus*. Dans ce court texte, Benjamin détermine la forme anticipée de la publication selon ce qu'il nomme « l'essence d'une revue, » qu'il distingue de tout programme préalable qui serait projeté sur celle qu'il s'emploie à mettre au monde.

Les programmes ne valent que pour l'activité que quelques individus ou quelques personnes étroitement liées entre elles déploient en direction d'un but précis; une revue qui, expression vitale d'un certain esprit, est toujours bien plus imprévisible et plus inconsciente, mais aussi plus riche d'avenir et de développement que ne peut l'être toute manifestation de la volonté, une telle revue se méprendrait sur elle-même si elle voulait se reconnaître dans des principes, quels qu'ils soient (Benjamin 2000, 266).

C'est comme articulation de l'expérience d'un mode de pensée, comme « expression vitale d'un certain esprit » que Benjamin pense son propre geste. À mon sens, c'est également ce type

d'articulation qu'entreprend *Peninsula*, bien qu'elle semble souhaiter ardemment « se reconnaître » dans ce principe déposé et inscrit à même son nom -- sa marque et son registre --, la « relationalité. » Cependant, le « but précis » que ce principe engagerait ne m'apparaît pas véritablement arrêté, et c'est peut-être là sa chance.

Il est notoire que Benjamin n'aura qu'annoncé cette revue qui n'advint jamais; l'annonce même ne fut pas publiée de son vivant. Cent fois remise sur le métier -- ou plutôt, sur l'absence sans cesse renouvelée de métier assuré --, *Angelus Novus* ne sera pas arrivée, à l'instar de tant d'autres publications promises et projetées dont le lancement, la date de tombée, l'échéance ou le promettant numéro suivant reste lettre morte. Par-delà le jet initial, être en mesure de *donner suite* est assurément ce qu'exige d'emblée une revue : avant même de commencer, il s'agit à tout le moins d'envisager ce qui sera présenté -- ou plutôt, ce qui se sera présenté et qui n'aura pas été rejeté mais gardé, pris, relayé en fonction de principes plus ou moins établis -- comme pouvant être poursuivi, repris, relancé, relu et revu sans trop de redite, puis d'effectivement maintenir la mise en œuvre répétée de cette capacité, pour un temps du moins. Mais tout cela demande du temps, précisément, sinon quelque acharnement, et voilà bien ce qui, à ce que l'on dit, fait le plus cruellement défaut dans le « métier, » dans la *profession* du « pensorat » et le quotidien de ceux et celles qui y aspirent encore. *Peninsula* est une revue dite académique (ce qui n'implique pas, précisons-le immédiatement, que cette qualification soit en mesure de garantir qu'on y pense plus ou autrement qu'ailleurs), et si écrire pour, soumettre à et suivre une revue de ce type peut sembler nécessaire quoiqu'insuffisant pour accéder à et se maintenir dans ladite profession, cela peut aussi aisément détourner du « véritable » travail (qui reste peut-être toujours) à faire. On pourrait même imaginer que cela puisse constituer une « perte » de temps pour certaines gens, si l'insularité de la publication fait en sorte que l'on ne retire proprement rien de ce que l'on y a mis, pas même une ligne ou une idée *de plus* pour poursuivre sur sa lancée -- sans parler d'arriver. Voilà, avant même de commencer et pour sa suite, ce dont *Peninsula* fait l'épreuve, dans un contexte où les publications, où les lieux qui durent constituent visiblement une exception -- comme cela fut cependant toujours le cas, selon mon impression --, tant à « l'intérieur » qu'à « l'extérieur » des mondes académiques.

Par *geste péninsulaire*, j'entends l'essai de maintenir un rapport, une ouverture au « dehors » d'un lieu donné -- par exemple une revue --, quoique ce maintien ne saurait de toute évidence être immobile. Un tel geste suppose l'inachèvement de l'insularité que risque une production idiomatique -- une tentative singulière de défrichage et d'habitation --, y compris celle qui prend son essor du « dedans » supposé de la non moins supposée tour d'ivoire universitaire. L'ouverture maintenable (si elle l'est) serait toutefois moins un pont qu'un pic, un cap, *une péninsule* -- une jetée, plutôt, qui s'avancerait à la fois sans rupture ni passage au lieu d'une limite dont elle ferait l'épreuve. Dans cette notion de geste péninsulaire, il y va donc, selon moi, du tracer et de l'entretien d'une multiplicité de rapports polémiques et frictionnels mettant d'abord en jeu ce qui est compté et raconté dans des rapports de mondes, ne serait-ce que dans ceux du terreux à l'aqueux. Dans son annonce, Benjamin affirmait que « [l]a véritable destination d'une revue est de témoigner de l'esprit de son époque. » En ce sens,

Comme l'*Athenaeum* [des frères Schlegel], inexorable dans sa pensée, imperturbable dans ses déclarations, défiant, s'il le faut, totalement le public, toute revue devrait s'en tenir à ce qui prend forme, en tant que véritable actualité, sous la surface stérile du nouveau ou du dernier cri dont elle doit abandonner l'exploitation aux quotidiens. D'ailleurs, la critique veille au seuil de toute revue conçue dans cet esprit (2000, 267).

Qu'elle le veuille ou non -- puisqu'ici il n'est pas véritablement question d'intentions --, *Peninsula* se charge elle aussi de relater, de rendre compte d'un certain air, si ce n'est de l'esprit, du temps, et de le faire sur un mode « critique, » soit en mettant en jeu des rapports multiples avec ce qui n'est ni tout à fait de ce temps, ni tout à fait de ce lieu, mais dont la distinction rend ainsi possible la détermination d'un « ici-maintenant. »

Il semble donc que le temps soit à la « relationalité » -- on laissera alors tomber les guillemets. C'est du moins ce que pose *Peninsula* pour pouvoir commencer; c'est ce qu'elle fait entendre, et le mot circule en effet beaucoup, déjà, entre autres dans le « champ » de la pensée politique. Toutefois, le mot étant (me semble-t-il) aisément employé à toutes les sauces et pour toutes les causes, le sens -- et en particulier, étant donné *Peninsula*, le sens politique, sinon politologique -- de la relationalité en question demeure pour le moins fuyant. J'estime pour ma part qu'il faut demander si et dans quelle mesure cette notion est porteuse, et qu'il faut d'abord le demander à ceux et celles qui y tiennent particulièrement. Je n'ai alors que des questions : Parler de politique(s) relationnelle(s), est-ce une tautologie? La pensée politique n'est-elle pas d'emblée formulée en termes de relations, de rapports? Qu'il soit question de rapports sociaux, de relations de pouvoir ou de rapports de mondes, l'actualité, l'effectuation et la reconfiguration de rapports ou de relations ne sont-elles pas ce qui relève « en propre » du « proprement politique »? Qu'est-ce qui est alors mis en œuvre, et comment, lorsqu'il est question d'une actualité de la relationalité « en général, » soit lorsque l'on dit de ce concept, voire de ce « mode de pensée » qu'il est particulièrement apte pour penser le et la politique aujourd'hui? De quel(s) *type(s)* de relationalité parle-t-on, ici et ailleurs? Retournant ces questions vers ce qui les rend possibles, qu'autorise et qu'empêche la notion de relationalité pour penser la disciplinarité et l'insularité de la pensée politique contemporaine? Enfin, plus largement, qu'apporte la relationalité à « notre » imagination politique, puisque ce qui *intéresse* visiblement, ici comme ailleurs, c'est la possibilité d'un supplément, d'une nouveauté, sinon d'une plus-value?

Pour Benjamin, la « tâche de la grande critique » qui veille « au seuil » d'une revue n'est « ni d'enseigner au moyen de l'exposé historique ni de former l'esprit au moyen de la comparaison, mais de parvenir à la connaissance en s'abîmant dans l'œuvre. Il lui incombe de rendre compte de la vérité des œuvres, comme l'exige l'art autant que la philosophie » (2000, 268). S'agirait-il, en ce lieu-ci, d'énoncer quelque chose comme la, ou une, vérité de la relationalité? L'inconfort que provoque (chez moi) cette dernière proposition signale à mon sens le site où se noue et se joue la distinction entre le projet de Benjamin et le sens de ce qui est aujourd'hui rapporté, porté, rejeté et pris dans et par la revue qui nous occupe. Cette tâche relevant d'une « recherche de la vérité » est-elle seulement concevable, sur ce site ou en ce lieu, alors qu'il semble moins s'agir de penser politologiquement que *politiquement*? Qu'en est-il des

rapports pour le moins troubles entre politique et vérité, ici? Le moins que l'on puisse dire est que l'idée selon laquelle les sciences sociales et la philosophie aient pour tâche la recherche de la ou d'une vérité s'est vue questionnée à maintes reprises et de multiples façons, pour une pléthore de raisons et selon une pluralité de rationalités depuis longtemps maintenant (entre autres par des gens qui semblent voués à constituer une part importante du corpus sur lequel *Peninsula* reposera); en témoigne ma propre hésitation entre une désignation unitaire et une désignation plurielle du terme *vérité*. N'en avait-on pas terminé avec cette inlassable conversation? Y aurait-il, à tout le moins, une possibilité de trouver une sorte de port d'attache face à ce ressac, face à cet énième soulèvement d'une notion vague de vérité? Y aurait-il une « communauté » péninsulaire à portée de main ou de voix, que *Peninsula* pourrait parvenir à réunir afin d'arriver à discuter de telles questions et d'autres encore? C'est ce que *Peninsula* espère et promet tout à la fois, mais sur cette question je considère qu'il est crucial de faire entendre Benjamin, une dernière fois, en guise de point d'orgue :

De même que toute quête de la faveur du public sera étrangère à cette revue, de même ses collaborateurs s'abstiendront de rechercher une entente réciproque, des faveurs, une communauté qui seraient tout aussi peu sincères. [L]a revue devra exprimer sans faux semblant ce qui est : la volonté la plus pure, l'aspiration la plus patiente ne sauraient créer entre ceux qui partagent cet esprit ni unité ni communauté, et la revue témoignera donc, à travers l'hétérogénéité de ses contributions, de ce que toute communauté—à laquelle son lieu renvoie en dernière instance—a aujourd'hui d'indicible et de ce que son association n'existe qu'à titre d'essai [...] (2000, 272-3).

À mon sens, ce champ de problème est mis en jeu dans la proposition péninsulaire selon laquelle *penser politiquement, c'est penser en termes de relations*. Mais proposer cela, c'est simplement inviter à plus de travail, à maintenir le cap, à se risquer plus avant et à de plus amples gestes, car s'il peut sembler que l'on ait dit là l'essentiel, on n'a peut-être véritablement rien dit, encore.

Victoria, septembre 2010

Texte cité

Benjamin, Walter. 2000. Annonce de la revue *Angelus Novus* [1922]. In *Œuvres I*, tr. Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, 266-73. Paris: Gallimard (Folio essais).